

CONFERENCE

Marie Reynaud-Vermunt

Les femmes de lettres à la Belle époque

Jeudi 6 octobre 2022 à 18h



**à l'Université du Temps Libre
Rue Bayard 05000 GAP**



LES FEMMES DE LETTRES A LA BELLE EPOQUE

Une conférence donnée dans le cadre de l'Académie Renée Vivien
en partenariat avec l'UTL du pays gapeçais que je remercie de nous accueillir.

La Belle époque – 1889/1914

Belle époque, pourquoi ?

- Politique : depuis 1871 c'est la Paix en Europe
- Économique :
 - La France sort de la crise des années 1778/1880
 - La révolution industrielle permet un essor économique sans précédent.
 - Les secteurs de l'acier notamment grâce à l'utilisation de nouvelles sources d'énergie telles que le pétrole et l'électricité.
 - L'apparition des grands magasins
- Scientifique :
 - Les progrès scientifiques : les vaccins, la rage notamment - les rayons X, la pasteurisation, les progrès médicaux dans le domaine de la chirurgie, de l'anesthésie et de la psychiatrie : l'hypnose par Charcot, la psychanalyse
 - Les progrès techniques : l'automobile, l'aviation, le métro parisien ...
- Culturel
 - Les guinguettes du bord de Marne
 - Le cinéma fait son apparition
 - L'accès à l'instruction pour tous de 6 à 13 ans.

La Belle époque ... pour tout le monde ?

Les conditions de vie de plus de la moitié de la population française sont difficiles, le roman de Zola *Germinal* (1885), en témoigne.

Le syndicalisme naît par ailleurs.

Et la femme, l'ange du foyer ?

Les femmes restent mineures devant la loi.

Droit de vote en 1944 seulement...

Autorité parentale partagée en 1970

Compte bancaire en 1965

Elle demeure l'ange du foyer - "*La moitié la plus fragile du genre humain, l'ange du foyer, doit se consacrer aux tâches qui leur sont propres*", lit-on dans certaines publications.

Ajoutons à cela que même si les lois Ferry ont permis aux filles d'accéder à l'instruction jusqu'à 13 ans, l'accès au lycée est toujours difficile pour elle. La présence des femmes au baccalauréat ne se démocratise pas. En 1892 elles ne sont que 10 à s'y présenter.

Toutefois, certaines accèdent à des professions : institutrice, médecin, avocate... écrivain, peintre, compositrice...

Élise Deroche, connue sous le pseudonyme de baronne Raymonde de Laroche, première femme ayant obtenu le brevet de pilote d'avion.

Jeanne Chauvin, première femme à plaider

Camille Claudel, sculptrice

Lily Boulanger compositrice

Arrêtons-nous sur la situation des femmes de lettres, l'objet de cette conférence.

Qui sont ces femmes de lettres, qui, malgré toutes ces entraves, parviennent à pénétrer le monde très masculin des lettres et à y être reconnues ?

Quatre éléments me semblent devoir être pris en compte :

- 1- Une position sociale offrant une surface relationnelle et sociale
- 2- Être issue du sérail littéraire
- 3- Être indépendante moralement et matériellement et donc être libre

PARENTHÈSE AVANT DE POURSUIVRE

Comme le rappelait en 1884 Gonzalo Morón dans son essai *Le Destin de la femme*, les femmes avaient le droit d'écrire, je cite « tant qu'elles préservent la pudeur et la discrétion et se gardent d'éveiller les passions dangereuses ».

Nous arrivons à la question du pseudonyme.

Au XIX^{ème} siècle, bon nombre de femmes de lettres durent cacher leur vrai nom, de façon à pouvoir aborder certains sujets, ou pratiquer des genres littéraires non conformes aux stéréotypes féminins de l'époque.

Privées de toute possibilité de choix, ces femmes avaient du mal à faire reconnaître leur métier d'écrivain et à se reconnaître, elles-mêmes, comme des créatrices à part entière.

Beaucoup d'entre elles choisirent de masquer leur identité sous des pseudonymes. Elles avaient trouvé dans ce subterfuge la seule façon d'écrire librement, et d'être lues sans craindre les préjugés que leur vrai nom risquait d'attiser.

- Je me suis intéressée à trois poétesses en m'interrogeant sur l'influence des 3 éléments évoqués précédemment sur le développement de leur carrière littéraire, d'une part et sur le contenu de leur œuvre d'autre part.

Et je me propose d'évoquer le parcours personnel et littéraire de ces femmes de lettres :

- Anna de Noailles, de lignée princière
- Gérard d'Houville issue du sérail car fille, épouse et mère de poètes célèbres
- Renée Vivien, fortunée, elle fait de la liberté de pensée et d'agir sa ligne de conduite.

- ANNA DE NOAILLES Femme de lettres de lignée princière

Anna de Brancovan naît à Paris le 15 novembre 1876,

Son grand-père, Georges Bibesco, hospodar¹ de Valachie de 1843 à 1848, époux d'une princesse moldave d'origine grecque, **Zoé Mavrocardato**, fille adoptive du dernier des princes Bassaraba de Brancovan. Celui-ci adopta aussi, Grégoire, leur fils aîné, à qui furent transférés tous les titres, privilèges et dignités de l'antique famille des Brancovan.

Son père, Grégoire Bibesco Bassaraba Brancovan, appartenait à la puissante maison valaque des Bibesco, devenu Brancovan par adoption au milieu du XIX^{ème} siècle.

Sa mère, Raluca Moussouros issue d'une famille d'origine grecque crétoise, dont les origines remontent au XV^e siècle), très attachée à la haute culture. (Un cardinal Musurus fut l'ami et le collaborateur d'Erasme.)

Un mélange des sangs en la Comtesse de Noailles, roumain par les des Bibesco, grec par les des Moussouros les Mavrocardato qui selon André Gillouin², « *peut expliquer la diversité de son génie âpre et viril, mol pliant et passionné, amoureux de raison et de mesure* ».

Un héritage ancestral où se mêlent intelligence, diversité, ouverture au monde non sans une certaine obsession de la gloire et de la représentation. Les contradictions qu'on relèvera si souvent dans les goûts et les opinions d'Anna de Noailles, elle les avait trouvées déjà dans sa famille : démocratie et culte des héros, pacifisme et honneur militaire cosmopolitisme et patriotisme, orient et occident, classicisme et romantisme, joie et détresse de vivre...

Elle est bien consciente de cet héritage familial, comme en témoignent cet extrait de son poème *Une grecque aux yeux allongés*

[...]

*Les rêveries de nos aïeux,
Leurs souvenirs, leurs promenades
Nous hèlent. On est sous les cieux
D'éternels et penchants nomades !*

*Ce sang nombreux, que j'ai reçu
De vous poétiques grand'mères,
Et dont je souffre, avez-vous su,
Du moins, qu'il n'est pas éphémère ?*

*Pressentiez-vous qu'un jour ma voix,
Assemblant vos rires, vos plaintes,
Ferait de vos doux désarrois
Une flamme jamais éteinte ?*

*Aviez-vous prévu mon accueil ?
Je ne sais, mais vous seriez aise,
Belles ombres, dans vos cercueils,
De voir que la gloire française
Ajoute son sublime orgueil
A cette langoureuse braise
Que m'a légué votre bel œil*

¹ les Hospodars étaient des princes roumains placés par les ottomans à la tête des principautés de Moldavie et de Valachie

² GILLOUIN, RENE, *La Comtesse Mathieu de Noailles*, Editions Sansot, 1908

Le Cadre de vie et l'univers familial de la Comtesse de Noailles

Son enfance se partage entre Paris où elle est née, et le chalet d'Amphion, en bordure du Lac Léman.

Les jardins et la campagne d'Amphion ont développé chez la jeune comtesse son amour, voire son culte de la nature, certains parlent de culte panthéiste.

Anna de Noailles que certains nomment « La Muse des jardins » a dédié son œuvre à la nature comme une offrande.

Elle n'est bien sûr pas la première, les romantiques l'ont devancée.

Ce qu'elle apporte de nouveau c'est une sensibilité inépuisable unie à une extrême précision descriptive. Elle jouit et souffre de la nature par tous les sens.

Comme en témoigne ce poème extrait de son recueil **Les Éblouissements**

*Je méditais ; soudain le jardin se révèle,
Et frappe d'un seul jet mon ardente prunelle.
Je le regarde avec un plaisir éclaté ;
Rire, fraîcheur, candeur, idylle de l'été !
Tout m'émeut, tout me plaît, une extase me noie,
J'avance et je m'arrête ; il semble que la joie
Était sur cet arbuste, et saute dans mon cœur !
Je suis pleine d'élan, d'amour, de bonne odeur,
Et l'azur à mon corps mêle si bien sa trame,
Tout est si rapproché, si brodé sur mon âme,
Qu'il semble brusquement, à mon regard surpris,
Que ce n'est pas le pré, mais mon œil qui fleurit,
Et que, si je voulais, sous ma paupière close
Je pourrais voir encor le soleil et la rose...*

Son père meurt alors qu'elle n'a que neuf ans. Une douleur immense dont elle ne se remettra jamais tout à fait. Une profonde langueur s'emparera d'elle toute sa vie.

Son enfance fut prestigieuse, mais peu heureuse : Elle dira :

« J'ai gardé de mon enfance [...] un souvenir si pesant, si cruellement et justement offensé, que toute détresse me semble moins injurieuse » *Maladie de l'âme et du corps ? Une enfance guettée par la mort et par l'amour* ».

Cette petite fille qui soupirait parfois « je voudrais mourir », entendait avec effroi les bonnes de la maison répéter : « Cet enfant est trop intelligente pour vivre »

Voici quelques vers qui révèlent cette dualité amour-mort si présente chez Anna de Noailles

*Que de jours ont passé sur ce que fut mon cœur
Sur l'enfant que j'étais, sur cette adolescente
Qui, fière comme l'onde et comme elle puissante
Luttait par son amour contre tout ce qui meurt !*

Parlons de ses débuts poétiques

Sa vocation s'affirme de très bonne heure.

Vers 10 ans, elle vénère Frédéric Mistral, le poète félibre, qui rendit visite à sa famille à Amphion. Puis une rencontre avec Pierre Loti, Sully Prudhomme, et dès lors son choix est fait.

A partir de 13 ans elle s'essaie à la versification, prenant exemple sur un sonnet de Musset à qui elle dédie ce poème *Roi des Iles d'amour* dont voici un extrait :

*Rois des Iles d'amour, merci pour ta pitié
Qui de tous nos malheurs a pris l'autre moitié.
E jeune homme qui pleure et qui se croit solitaire
Te voit à ses côtés, ressemblant comme un frère,
Et de ton doigt pâli tu guide son chemin. [...]*

Initiée aussi par son oncle maternel Paul Mousouros, poète, peintre, membre du conseil d'état ottoman. Ami de José-Maria de Heredia, il publiait des sonnets dans la *Revue des deux mondes*.

Elle reçoit les compliments de son entourage.

« Je suis dès lors ce que j'allais être un jour... »

« J'exigeai, enfant défaillante et vorace la gloire et l'immortalité ». La poésie ne la quittera plus.

Mariage et entrée dans le monde littéraire

Le 17 août 1897 elle épouse le Comte Mathieu de Noailles, 4^{ème} fils du 7^{ème} duc de Noailles. Dans les vers qui vont suivre, elle s'adresse à son mari

*Nous ferons notre cœur si simple et si crédule
Que les esprits charmants des contes d'autrefois
Reviendront habiter dans les vieilles pendules
Avec des airs secrets, affairés et courtois.*

*- Et l'Amour sagement jouera sur notre porte
Et comptera les jours avec des cailloux blancs...*

Le couple fait partie de la haute société parisienne de l'époque. Il s'installe avenue Henri Martin, puis rue Scheffer.

En 1900 naît leur fils unique Anne-Jules.

Le couple mène une vie mondaine, fréquentant les écrivains Proust, Fernand Gregh...

C'est le poète Robert de Montesquiou, un cousin éloigné d'Anna, qui en 1898, va la présenter à la *Revue de Paris* dirigée alors par Louis Ganderax, normalien, agrégé de lettres, ancien critique à la *Revue des deux Mondes*. Elle y publie **Litanies**.

En 1901, Anna de Noailles impose son premier grand chef-d'œuvre "**Le Cœur innombrable**".

Dès ce premier livre elle saisit l'opinion. Elle a ses détracteurs, acharnés³ parfois. Mais elle a aussi ses adorateurs inconditionnels⁴, ou tout au moins plus mesurés⁵... il n'en reste pas moins que son génie est incontestable ! Elle obtiendra le Prix de poésie de l'Académie française dont les membres noteront « *le redoutable pouvoir des mots et le charme avec lequel elle les habille, un style épique, vigoureux, brûlant que l'on retrouvera dans toute son œuvre. Une manière de démarche passionnée dans les sentiments, l'inquiétude essentielle d'un cœur aux abois, le génie de la perception rare.* »

Ces quelques vers reflètent l'expression de cette extrême sensibilité :

³ Détracteurs qui feignaient de croire que son nom, sa situation mondaine et sa beauté constituaient l'essentiel de son génie !

⁴ Persuadés que leur enthousiasme eût été le même si elle eût été pauvre, laide et se fût appelée Durand.

⁵ Plus ou moins sensibles à la nouveauté et à l'abondance de son inspiration ou aux imperfections de sa forme

*Je suis l'être que tout enivre et tout afflige...
Et je vis étonnée aveuglée, éblouie,
Sachant bien que pourtant la détresse inouïe
A depuis mon enfance exalté mes jours...
Hélas ! je vis, toujours errante et toujours ivre
Je vis, pleine d'azur, de sanglots, de souhaits...*

L'année suivante elle publie *L'ombre des jours*, puis suivront trois romans :

En 1903 *La Nouvelle espérance* ; en 1904, *Le visage émerveillé*, en 1905, *La Domination*. Dans ces romans elle se livre à une description des états d'âme.

Maurice Barrés, écrivain influent, s'enthousiasme. L'admiration fervente qu'il éprouve pour notre poétesse ne se démentira jamais.

Elle renoue avec la poésie en 1907 avec la publication de son recueil *Les éblouissements* ; puis en 1913, *Les Vivants et les morts* ; en 1920, *les Forces éternelles* ; en 1927, *L'honneur de souffrir* ; en 1930 *Exactitudes*

Poétesse reconnue au plus haut niveau. Les honneurs affluent :

elle est la première femme élevée au grade de commandeur de la Légion d'honneur et la première femme reçue à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique Elle est aussi membre honorifique de l'Académie roumaine et est décorée de l'ordre du Sauveur de Grèce et de Pologne⁶.

Reste à savoir si sa condition mondaine a pu la servir ou lui nuire.

Pour un homme et plus encore pour une femme qui se voue à l'art, il est trop clair qu'un grand nom, une belle fortune présentent des avantages mais qui ne sont pas sans inconvénients.

René Gillouin, critique littéraire, affirme que :

« Surveillé et limité par son milieu il surveille et limite à son tour ses sentiments, ou au moins leur expression, il n'ose pas oser, perdre la pudeur, ce qui est la condition première de tout art. [...] Or de ce péril, Madame de Noailles a été préservée par la sincérité entière, irréductible de sa nature et par sa prodigieuse perméabilité à toutes les émotions. [...] Madame de Noailles a le courage d'elle-même et de tout elle-même. [...] Madame de Noailles ignore la paix et le repos des nerfs, sinon du cœur »

Un besoin de vérité qui la consume : qui s'exprime dans ces vers :

*Amoureuse du vrai, du limpide et du beau,
J'ai tenu contre moi si serré le flambeau,
Que, le feu merveilleux ayant pris à mon âme,
J'ai vécu exaltée et mourante de flammes !*

Nous avons vu combien la nature exalte ses sentiments, et comment elle les exprime dans ses poèmes. Jean de Gourmont dans son ouvrage *Muses d'aujourd'hui* affirme que « Deux grandes idées, ou plutôt deux grandes sensations, hantent l'œuvre poétique de Madame de Noailles : la peur de la mort et de la nuit, et la recherche du bonheur. »

⁶ Il récompense les personnalités qui ont accompli des actes remarquables pour la [Grèce](#) ou se sont distinguées en dehors du pays.

Cette crainte de la mort lui fit aimer la vie avec une sorte de frénésie désespérée qu'elle exprime dans son poème ***l'Empreinte***

*Je m'appuierai si bien et si fort à la vie,
D'une si rude étreinte et d'un tel serrement
Qu'avant que la douceur du jour me soit ravie
Elle s'échauffera de mon enlacement.*

*Je laisserai de moi, dans le pli des collines,
La chaleur de mes yeux qui les ont vu fleurir,
Et la cigale assise aux branches de l'épine
Fera vibrer le cri strident de mon désir*

Consciente de l'éphémérité de son être, écrire lui donne l'illusion d'éternité.

*J'écris pour que, le jour où je ne serai plus,
On sache comme l'air et le plaisir m'ont plu,
Et que mon livre porte à la foule future
Comme j'aimais la vie et l'heureuse nature*

Jean de Gourmont note encore, l'expression du « désir de fuite perpétuel vers un ailleurs, où elle pourra être elle-même, celle en qui des hérédités différentes ont mêlé l'ardeur de l'Orient et la mélancolie des âmes occidentales ».

*O beauté de toute la terre
Visage innombrable des jours,
Voyez avec quel sombre amour
Mon cœur en vous se désaltère !*

*Et pourtant il faudra nous en aller d'ici,
Quitter les jours luisants, les jardins où nous sommes,
Cesser d'être du sang, des yeux, des mains, des hommes
Descendre dans la nuit avec un front noirci,*

*Descendre par l'étroite horizontale porte,
Où l'on passe, étendu, voilé, silencieux ;
Ne plus jamais vous voir, ô Lumière des cieux !
Hélas ! je n'étais pas faite pour être morte...*

Celle qui redoutait tant la mort s'éteint dans son appartement de la rue Sheffer à Paris, le 30 avril 1933. Elle est inhumée au Père Lachaise.

Un jardin votif destiné à perpétuer le souvenir de la poétesse a été créé en 1938, à Amphion en bordure de la demeure où elle vécut.

Écoutons son poème ***Le repos*** mis en musique par Louis Vierne

*Le plaisir mystique et païen,
L'amour, la beauté, le désir
Ont fait plus de mal que de bien
A mon âme qui s'en revient
Lasse d'aimer et de souffrir.*

*Allez, mon âme inassouvie,
Dormir dans l'ombre le grand somme,
Ayant rêvé, par triste envie,
La joie au-delà de la vie,
Et l'amour au-dessus des hommes.*

Et de poursuivre avec

MARIE DE HEREDIA épouse MARIE DE REGNIER alias GERARD D'HOVILLE,
Issue du sérail poétique
Fille, épouse, mère et belle-sœur d'hommes de lettres

Le cadre et l'environnement familial imprégné d'art et de littérature.

Fille de José-Maria de Heredia⁷, descendant d'une longue lignée de nobles aragonais dont certains se couvrirent de gloire : Jean-Ferdinand, héros de la bataille de Crécy et aussi contre les turcs. Aïeul illustrissime, prince de l'église, ministre d'Innocent VI. Gouverneur d'Avignon et du Comtat Venaissin. Mais aussi le fier conquistador et compagnon du frère Christophe Colomb dans l'expédition aux Indes, j'ai cité Don Pédro de Heredia, gouverneur de Castille, puissant guerrier qui avait perdu le nez en combattant en Italie et dont la seule vue en tête d'une colonne faisait fuir l'ennemi.

Le père de José-Maria de Heredia était le riche propriétaire du Potosi, une plantation de café à Cuba.

JM de Heredia est élevé en France

Il épouse en 1867, Louise Dépaigue, née à Cuba, d'origine espagnole comme lui.

C'était un homme remarquable, d'une grande bonté, d'une gentillesse rare, tolérant, toujours prêt à aider les jeunes, à les conseiller, voire à les lancer dans la carrière ; un seul défaut, le jeu, ce jeu qui finira d'ailleurs par le ruiner.

Il aura trois filles. Marie la cadette naît le 20 décembre 1875.

Son père l'accueille par ces mots :

*El dia que tu nacista
Nacieron todas las flores,
Y en la pila del bautismo
Cantaron los ruisenàres.*

« Le jour où tu es née naissaient toutes les fleurs, et dans le baptistère chantaient les rossignols. »

Ces vers que José-Maria de Heredia dédiait à sa fille Marie la peignent à ravir : Marie de Régnier fut, toute sa vie, la grâce et la poésie incarnées.

L'aînée, Hélène, épousera le romancier Maurice Maindron, puis René Doumiç ; Louise, la plus jeune, — Loulouse — se mariera à Pierre Louys, et, plus tard, à Augusto Gilbert de Voisins.

Avant même de savoir lire, Marie composait des poèmes en prose. En 1883, Heredia écrivait à son ami Leconte de Lisle : « Je ne puis résister au plaisir de vous envoyer la dernière élucubration que vient de me dicter votre chère, jeune et déjà illustre confrère âgée de sept ans... Mais ce que Marie ignore jusqu'en 1953, c'est que, bien souvent, son père transposait en vers parnassiens les proses qu'elle lui dictait

Et c'est elle-même qui, à huit ans, envoie à Leconte de L'Isle, poète parnassien et ami de la famille, son premier poème, *le Myosotis* :

*O fleurette qui borde les petits ruisseaux,
dis-moi, as-tu vu ses yeux bleus comme*

⁷ Une grande prestance héritée de ses ancêtres. Homme de qualité, ouvert, optimiste, généreux, médiateur instinctif de tous les problèmes d'autrui.... et il en aura !!!!...

*ta corolle, ses cheveux d'or comme ton cœur ?
Elle m'avait dit au bord du ruisseau
qui murmure avant de partir loin de
moi : « ô toi que j'aime, ne m'oublie pas !
Oh ! ne m'oubliez pas, bois de mes amours
où elle m'a fait ses adieux ; oh ! ne
m'oubliez pas, fleurs bleues comme ses
beaux yeux, au cœur d'or- comme ses blonds cheveux !
7 juin 1884*

Le Parnasse, dont JM de Heredia a été l'un des fervents défenseurs est omniprésent chez les de Heredia, ce qui, on peut aisément l'imaginer, jouera un rôle prépondérant dans la formation de Marie.

Lecomte de Lisle, créole comme son père, Sully Prudhomme, François Coppée, Jules Lemaître, mais aussi Flaubert, Théophile Gautier et encore l'ami Jules Breton, le grand peintre et poète d'Arras étaient les habitués des fameux "samedis" des de Heredia, rue Balzac, carrefour du Symbolisme, du Parnasse et du Modernisme.

Cela se passait généralement comme ça : après un hommage aux dames, les civilités aux jeunes filles, les hommes se dirigeaient vers le salon où de Heredia les attendait. Les récitals, les dialogues et les discussions se déroulaient dans une épaisse fumée de havanes, de pipes et de cigarettes égyptiennes. On y trouvait, en dehors de tout ceux déjà nommés : Paul Hervieu, Gide, Valéry, Forain, Viélé-Griffin, Bourdelle même des médecins comme le grand Pozzi, père de la poétesse Catherine Pozzi qui vécut un grand amour malheureux avec Valéry. Citons encore parmi ces habitués l'orientaliste Charles Mardrus et Lucie Delarue-Mardrus, son épouse poétesse et romancière, Porto-Riche, Proust, Blum, Mallarmé et bien d'autres. Il est bien évident qu'à pareille école les filles accèdent rapidement à un haut niveau de culture.

Ses débuts poétiques

Elle a 18 ans, **Ses Premiers Vers** parurent sous ce titre, le 1^{er} février 1894, dans *la Revue des deux mondes*.

L'année suivante, en décembre 1896, c'est son poème *l'Ombre* est remarqué par Charles Maurras, le sévère critique littéraire. Il sera publié dans cette même revue. En voici un extrait :

*Au seuil noir de l'oubli, souterraine exilée,
Seule avec mon miroir familial, j'y revois
Le prestige lointain de ma vie écoulée ;
Nul écho dans le vent ne me rendit ma voix*

*Le rameur qui m'a pris l'obole de passage
Et qui jamais ne parle aux ombres qu'il conduit,
Me laissa ce miroir aimé de mon visage ;
Je ne suis pas entrée entière dans la nuit.*

*Mon front encore fleuri par ma mort printanière
Sur l'immobile flot se pencha, triste et doux ;
Mais nulle forme pâle, image coutumière,*

Ne troubla l'eau sans plis, sans moire et sans remous.

*Les cygnes, loin des flots où sombre la mémoire,
Les cygnes léthéens ont fui, vols oubliés,
Las d'avoir si longtemps cherché dans l'onde noire
Le flexible reflet de leurs cols repliés.*

*Les cygnes, loin des flots où sombre la mémoire,
Les cygnes léthéens ont fui, vols oubliés,
Las d'avoir si longtemps cherché dans l'onde noire
Le flexible reflet de leurs cols repliés.*

Mariage avec Henri de Régner

La fortune familiale des Heredia est confortable, mais aucune ne résiste au jeu et José-Maria est un joueur invétéré.

Madame de Hérédia économise sur tout, les robes de ses filles sont taillées dans des tissus bon marché et le mari qui a la taille mannequin s'habille à la confection de "la Belle Jardinière" tout en portant beau.

Marie, pour sa beauté et son intelligence, est très courtisée par de jeunes et brillants écrivains. Deux d'entre eux se détachent :

Henri de Régner, le plus âgé, né à Honfleur en 1864, qui vient de publier "*Les Contes à soi-même*".

Pierre Louÿs, né à Gand en 1870, reçu major au concours des Affaires Etrangères, il est aussi poète, romancier, il dirige la revue littéraire "*La Conquête*". Son ami d'enfance Gide l'introduira dans le cénacle de Mallarmé et de JM de Hérédia. Pierre Louÿs sera l'ami de Paul Valéry. A 20 ans il est considéré comme l'esprit le plus brillant de son temps par la jeunesse littéraire. C'est chez lui, sur son orgue, et devant les amis réunis que le jeune Debussy va jouer et faire découvrir "*Pelléas et Mélisande*", œuvre composée sur un livret du poète symboliste belge Maurice Maeterlinck. Et c'est Debussy qui mettra en musique ses « *Chansons de Bilitis* ».

Bref ! Pierre Louÿs et Henri de Régner deviennent rivaux devant Marie. Ils décident d'un pacte qui stipule que, le moment venu et d'un commun accord, ils se présenteront devant la famille, ensemble, pour la demande en mariage, Marie alors choisira...

Mais Pierre Louÿs entreprend un long voyage. Pendant ce temps, trahison d'Henri de Régner, qui profite de cette absence et se présente seul chez les parents. Il fait sa demande et offre de rembourser toutes les dettes des Heredia. Une aubaine !

La main de Marie est accordée sur les instances très impératives de la mère. Mais contre le gré de Marie qui aime follement Pierre Louÿs. Elle tombe dans une grave dépression nerveuse, puis finalement s'incline, semble se résigner mais elle imposera une forme de mariage blanc à Henri de Régner.

Le mariage a lieu le 17 octobre 1895. Ce mariage ne sera pas heureux, vous pouvez vous en douter !

Dès 1897, Marie retrouve Pierre Louÿs et entretient une relation amoureuse compliquée avec celui qui finira par épouser sa sœur Louise.

Au côté de son mari, elle s'étourdit dans une grande vie mondaine, où règne un climat artistique et littéraire de très haut niveau. Très tôt Marie fréquentera les salons de Judith Gautier à Paris et plus tard le « *Pré aux oiseaux* » à Saint-Enogat près de Dinard et celui de la Princesse Mathilde, célèbre fille de Jérôme Bonaparte, un des plus grands salons culturels ce temps.

En 1898, Marie met au monde, Pierre-Louis, surnommé « Le Tigre », étant donné son difficile caractère. Un enfant qui serait de Pierre Louÿs, mais qu'Henri de Régnier accepte...

Marie de Régnier, une vie de travail, de voyage et de mondanité

La vie continue agrémentée de longs voyages lointains, de libertinages et de beaucoup de travail aussi.

Entre 1903 et 1946 elle publiera romans, nouvelles, poèmes, pièces de théâtre, critiques, articles dans la presse... Quand Marie n'écrit pas, d'une certaine manière elle cesse d'exister !!! Écriture créative et instinct de nécessité.

Dans son ouvrage, « *Muses d'aujourd'hui* », publié en 1905, Jean de Gourmont, consacre un chapitre à Marie qui signe ses écrits Gérard d'Houville. On peut y lire à propos de sa poésie : *Ses poèmes permettent de juger de la maîtrise parfaite de son talent où il semble que l'art de Hérédia s'est marié à celui de Henri de Régnier, en une simplicité d'un goût toujours sûr. Aucune femme ne manie avec plus de souplesse, dans les gestes de l'écriture, la langue française. Cette simplicité est savante ; dans cette poésie il y a un rythme doux et tendre, dont le flux laisse en nous une émotion très subtile :*

Comme peut en témoigner cet extrait de son poème *Les eaux douces du songe*
[...]

*Aux eaux douces du songe où longuement s'attarde
Notre langueur,
Fantômes incertains, lorsque je vous regarde
Avec douleur,*

*Ecartez les linuels qui me cachent votre âme
Sous tant de plis ;
Car le temps, vieux tisseur, a mêlé dans leur trame
Beaucoup d'oublis.*

*Souvenirs ! souvenirs ! arrachez tous ces voiles
Longs et nombreux,
Ou ne me montrez plus, décevantes étoiles,
Vos tristes yeux !*

*Mais, sur l'onde où déjà le charme de cette heure
Est effacé,
La rame qu'on relève, et qui s'égoutte, pleure
L'instant passé.*

A propos de son poème *Ne vous plaignez pas* Jean de Gourmont dira :
« Cette poésie s'enfonce jusqu'à l'âme comme un baiser : on la sent s'insinuer en soi, et c'est à la fois une émotion intellectuelle et sensuelle. »

Écoutons

*Ne vous plaignez pas d'avoir eu un cœur très sombre.
Vos yeux seront plus beaux quand vous aurez pleuré.
Il naîtra de vos pleurs, il va croître à votre ombre
Quelques lys inconnus qu'on n'a pas respirés.*

Ne vous plaignez pas d'avoir été crédule

*Et d'avoir cru sans fin ce qui ne vit qu'un jour,
Car vous comprendrez mieux le grave crépuscule
Qui saigne comme un coeur qu'a déchiré l'amour.*

*Ne vous plaignez pas trop de cette amère étude.
Vous contemplez mieux ce qui se passe et se perd...
Et vous saurez enfin, soeur de la solitude,
Goûter le soir qui meurt dans un jardin désert !*

Imprégnée des principes mallarméens, Marie de Régnier suggère plus qu'elle ne décrit, elle insinue une joie, une douleur plus qu'elle ne la clame.

Dans ses **Stances aux dames créoles** elle chante la nostalgie de sa terre ancestrale,

*Lorsqu'il fait chaud et que je suis rêveuse et seule
Je pense à vous,
Vous, dont je ne sais rien, je rêve, ô mes aïeules,
A vos yeux doux.*

[...]

*La nuit se parfumait d'astres et de corolles
Et, peu à peu,
Vous regardiez s'ouvrir au ciel, belles créoles,
Des fleurs de feu.*

*Ah! songiez-vous alors, nocturnes et vivantes
Qu'un temps viendrait,
Où rien de vos beautés aux grâces indolentes,
Ne resterait ?*

[...]

*Sous quel oubli profond, lointain et solitaire
Gît votre coeur?
Ce coeur qui m'a légué sa flamme héréditaire
Et sa longueur,*

*Ce coeur qui verse en moi quelques gouttes rougies
D'un sang vermeil
Et qui m'aurait transmis toutes vos nostalgies
Loin du soleil.*

*Si je n'évoquais pas les beautés éternelles
D'un ciel brûlant
Du fond magique et noir de tes larges prunelles
O mon enfant !*

Au cours de sa longue vie, Marie de Régnier va vivre quelques aventures sentimentales, avec des hommes de lettres importants comme les poètes et romanciers Jean de Tinan, Jean-Louis Vaudoyer, Gabriel d'Annunzio et Gilbert de Voisins, le romancier et critique Edmond Jaloux, le dramaturge Henri Bernstein, le journaliste et critique André Chaumeix.

Beaucoup de récompenses, dont trois grands prix de l'Académie française, couronneront cette grande figure des Lettres.

Disparition de ses proches et amis

Son père meurt, en 1905. La peine de Marie est immense. Ses amies, Lucie Delarue-Mardrus, Anna de Noailles, Colette, Renée Vivien la soutiendront.

Puis tout son petit monde va disparaître. Pierre Louÿs va mourir à 55 ans en 1925 dans la misère et la solitude ; sa jeune sœur Louise, 1930, minée par la tuberculose ; son mari, Henri de Régner en 1936, meurt discrètement comme il avait vécu ; son fils Pierre-Marie, « le Tigre » meurt en 1943 à 45 ans, terrassé par la drogue et l'alcool.

Une fin de carrière difficile et solitaire

En littérature les modes ont changé, elle écrit de moins en moins d'articles. Pour survivre déceimment elle va vendre des souvenirs... Un bureau de son père, la bibliothèque d'Henri de Régner, une écritoire, une boîte d'argent...

Un après-midi, la vieille domestique lui apporte son thé à 16h30 comme d'habitude. Elle la trouve en train de brûler. Elle s'était trop rapprochée d'un chauffage d'appoint.

Voici quelques vers étonnamment prémonitoires :

*La cendre de mon corps que consume la terre
En d'ardentes saisons me refleurit au jour ;
Cueille une de ces fleurs au prix de ton détour,
Et passe... ? car, berçant mon sommeil solitaire,
J'entends dans le refrain que murmure l'Amour,
Le regret éternel de ma forme éphémère.*

Malgré les soins prodigués, elle s'éteindra dans la nuit du 5 au 6 février 1963 à l'âge de 88 ans. Elle sera inhumée au côté de son fils Pierre-Marie de Régner au Père-Lachaise.

Elle avait écrit son épitaphe :

*Je veux dormir au fond des bois, pour que le vent
Fasse parfois frémir le feuillage mouvant
Et l'agite dans l'air comme une chevelure
Au-dessus de ma tombe, et selon l'heure obscure
Ou claire, l'ombre des feuilles avec le jour
Y tracera, légère et noire, et tour à tour,
En mots mystérieux, arabesque suprême,
Une épitaphe aussi changeante que moi-même.*

Quittons cette grande poétesse, sur ce « **Souvenir de la Havane** », terre de ses ancêtres.

Une œuvre signée Louis Moreau Gottschalk

Renée Vivien, Femme libre de penser et d'agir

Naissance et jeunesse

Renée Vivien, de son vrai nom Pauline Mary Tarn est née à Londres, le 11 juin 1877, dans une famille fortunée.

Son père :

John Tarn, gentleman rentier anglais.
Homme attentif et tendre, généreux,
1886- Meurt à 40 ans. Pauline a 9 ans.

Sa mère :

Mary Gillet Bennet, américaine née dans le Michigan.
Femme égocentrique et dure
Après la mort de son mari, elle élèvera sa fille à moindre frais, ne songeant qu'à profiter de la fortune laissée par son défunt mari et à spolier de ce fait sa fille, Pauline.

Beaucoup de légendes se sont créées autour de Renée Vivien. Ses origines ?

Des souches hawaïennes, norvégiennes, irlandaises, écossaises, américaines, fille de pasteur,

Fille illégitime d'Édouard VII, ce qui expliquerait sa fortune, son train de vie et ses nombreux voyages.

Elle-même brouillait les cartes se disant franco-irlandaise, viking

Découverte de la France

Pauline fera plusieurs séjours en France, dès son enfance, et elle vouera à notre pays un indéfectible amour, une fidélité sans borne. La France – *la patrie de mon âme*

Dans son journal de jeunesse elle écrit :

Je suis si heureuse de rester à Paris. Il y a si longtemps que je n'ai vu un printemps à Paris, c'est si beau. Les marronniers des Champs Élysées sont un rêve. Le bois est merveilleux. Les boulevards sont pleins de verdure, les rues et les places pleines de soleil. Tout le monde a l'air gai, les dames ont de fraîches toilettes de fleurs, il y a du plaisir dans l'air ! (...) La Seine est d'un si beau vert et coule si doucement – enfin Paris c'est la capitale du printemps.

La famille Tarn s'installe à Paris, au 23, avenue du Bois, dans cet immeuble où elle résidera plus tard jusqu'à sa mort.

Rencontre avec Violette Shilitto

C'est là que la famille Tarn va rencontrer les Shillito, qui habitent le même immeuble. Pauline se lie d'amitié avec Violette leur fille.

Une enfant prodige. A 16 ans elle lisait dans le texte Dante et Platon, elle étudiait les mathématiques à la Sorbonne rien que pour leur beauté, pianiste remarquable

Éducation

Pauline Tarn va recevoir une éducation française, Va lire beaucoup de tout et très tôt.

Elle se forge une culture remarquable et possède une connaissance parfaite du français, et des littératures française et anglaise. Elle apprend aussi l'italien pour lire et traduire Dante. Et elle souhaite aussi apprendre le grec pour plus tard traduire Sapho, ce qu'elle fera. Elle connaît toutes les légendes du Nord comme du Sud.

Elle étudiera la musique et la passion du piano ne la quittera jamais plus.

Écoutons *Aigues marines*, poème mis en musique par Louis Aubert .

Une jeunesse difficile

La mort de son père alors qu'elle est âgée de 9 ans, bouleversera sa vie. Les relations de Pauline avec sa mère se dégradent pour des questions d'héritage : celui de son père mais aussi celui de son grand-père paternel qui lui revient et que sa mère tente de capter. Allant même jusqu'à tenter de faire enfermer sa fille pour dérangement mental.

Un conflit aux conséquences dramatiques pour Pauline. Car après enquête « sociale », à la demande de son tuteur, et afin de la protéger, la justice la nomme « *Pupille de la cour de la chancellerie* ». Conséquence de cette décision : Pauline se voit assigner à résidence en Grande Bretagne jusqu'à sa majorité.

Période éprouvante pour la future poétesse qui ne rêve que de la France. Elle se confie dans sa correspondance avec ses amis et évoque ce cruel exil : « *Si tu devais rester 9 mois sur 12 dans cet affreux pays où tout le monde est si ennuyeux, si guindé et si religieux...* »

« *En un mot j'ai tout ce qu'il me faut, excepté l'essentiel, qui est l'air de Paris, la joyeuse vie de France.* »

Une expérience de l'exil qui la marquera profondément. Elle dira :

« *J'ai toujours été l'exilée, la nostalgique, la lointaine, l'éloignée, j'ai toujours eu les yeux tournés quelque part où je voulais être.* »

Il s'agit pour elle de « *tenter d'effacer tout le gris que ce vilain pays triste et laid m'a laissé dans l'âme* »

Écrits de Jeunesse

Ses petits carnets et ses lettres à Amédée Moulé nous disent beaucoup sur la jeune Pauline et ses ambitions pour le futur, et sa volonté de vivre librement.

Dès l'âge de 16 ans elle écrit dans son journal de jeunesse :

"*J'ai une œuvre à faire et je la ferai*". La jeune Pauline Tarn affirmait déjà en termes péremptaires sa vocation de poète.

« *J'ai, [dit-elle], des idées très avancées qu'on appelle des idées dangereuses...vouloir me persuader de ne pas faire une chose, c'est me pousser à la faire tout de suite* ».

Et un peu plus tard, c'est avec aplomb qu'elle répond à un ami quinquagénaire qui l'incite à se marier :

« *Que diable allez-vous me parler de mariage et de m'annoncer avec une confiance qui touche à l'insulte qu'avant vingt et un ans je serai mariée. Vous avez complètement perdu la tête mon cher ami ! Amour, mariage, tout ça c'est bon pour les gens qui n'ont rien à faire ou pour ceux qui méritent quelque châtiment...Vous croyez que l'unique but de la femme c'est d'aimer un homme, la malheureuse ! Aujourd'hui les femmes ont autre chose à faire que d'aimer et de se marier. Moi qui adore la liberté je ne la sacrifierai pas pour un esclavage...* »

Elle sait qu'elle doit s'armer pour affronter un monde qui, dit-elle, a « *toujours été dur aux femmes* ». C'est pourquoi Pauline s'était forgé cette formule : "*Le savoir c'est le pouvoir / l'ignorance c'est l'impuissance* ».

Investie d'une mission

Pauline Tarn est persuadée que les poètes ont une mission.

Elle écrit dans ses carnets ses projets, démesurés parfois – l'écriture d'une épopée, de drames, d'opéras...

D'autres lignes nous frappent à cette époque alors qu'elle avait 17 ans

J'adore la beauté féminine, moi, une jolie femme m'inspire une adoration passionnée.

Retour à Paris

En 1898, Pauline a atteint la majorité et entre donc en possession de son héritage et de sa liberté.

Elle prépare son exil heureux dans « *la ville du printemps* »

Il faut savoir qu'à cette époque, la France attire et fascine le monde entier. Pauline écrit à une amie :

« Paris est la capitale du monde. Les idées de Paris sont adoptées par l'univers pensant. Paris est le cerveau qui pense, le bras qui agit, l'âme qui domine et la main qui crée. C'est le foyer des arts et de la civilisation. L'univers emprunte ses idées à Paris. »

Dès son retour à Paris, elle va retrouver Violette Shillito, qui va lui présenter un beau soir de l'hiver 1899, une jeune poétesse américaine, riche, belle intelligente, Natalie Clifford-Barney, aux liaisons déjà célèbres.

Un peu plus tard, en sortant de la Comédie Française, Violette lira à Nathalie Barney un poème de celle qui ne s'appelle pas encore Renée Vivien.

Nathalie Barney se souvient très bien de leur première rencontre, même après soixante ans de distance. Elle écrira dans ses « *Souvenirs indiscrets* ».

« Je devais faire sa connaissance en allant à une matinée au Français. La jeune fille à première vue me parut charmante mais trop banale pour retenir mon attention. Voici comment elle apparut à nos rencontres suivantes : un corps mince avec une charmante tête aux cheveux plats, couleur souris, aux yeux bruns souvent pétillants de gaîté. Mais lorsque ses belles paupières bistrées se baissaient elles révélaient plus que son regard : l'âme et la mélancolie du poète que je cherchais en elle ... Elle avait un sens de l'humour facile à ranimer et une drôlerie enfantine, qui tout d'un coup, lui enlevait la moitié de ses vingt ans »

Une fascination mutuelle s'empare de ces deux femmes.

Elles s'installent ensemble à Paris, rue Alphonse de Neuville.

Elles vivent une liaison très riche en tout.

1901 Mort de Violette Shillito

Un bonheur assombri en avril 1901, Pauline elle reçoit un appel désespéré de Violette Shillito atteinte d'une fièvre typhoïde. Renée se rend à Cannes pour assister son amie qui mourra trois semaines plus tard à 24 ans. Une mort dont elle ne se remettra jamais tout à fait.

Revenons à Nathalie Barney.

Américaine, qui sera à Paris une figure prestigieuse du monde littéraire pendant plus d'un demi-siècle Son ami André Rouveyre⁸ dira d'elle qu'elle *s'est laissée guidée toute sa vie par un égoïsme et un caprice sans limite.*

Brillante, sociable, éblouissante et capricieuse, infidèle et séductrice, farouchement égoïste, « *indifférente à tout sauf au libre jeu de sa vie* ».

Renée Vivien ajoute :

*Tendre à qui te lapide et mortelle à qui t'aime
(...) Être ondoyant en qui rien de vrai ne demeure,
Tu n'accueilles jamais la passion qui pleure.*

Une désillusion qui conduit Pauline à se séparer de Nathalie.

Fuyant les orages et les passions vécues avec Nathalie Barney l'exilée qui désire un peu de repos revient vivre au 23 de l'Avenue du Bois de Boulogne, lieu de son enfance où elle a laissé tant de souvenirs et où règnera une atmosphère mystique et raffinée qu'elle évoque dans son poème ***Intérieur*** -

⁸ André Rouveyre né le 29 mars 1879 à Paris et mort le 18 décembre 1962 à Barbizon est écrivain, journaliste, dessinateur de presse et caricaturiste français.

*Dans mon âme a fleuri le miracle des roses
Pour le mettre à l'abri, tenons les portes closes.*

*Les rideaux sont tirés sur l'odorant silence,
Où l'heure au cours égal coule avec nonchalance.*

*Notre chambre paraît un jardin immobile
Où les parfums errants viennent trouver asile.*

*Pour garder cette paix faite de leurs roses,
O ma Sérénité ! Tenons les portes closes.*

*La lampe veille sur les livres endormis,
Et le feu danse, les livres sont nos amis.*

*Oui, les chuchotements ont perdu leur venin,
Et la haine d'autrui n'est plus qu'un mal bénin.*

*Ta robe verte a des frissons d'herbes sauvages,
Mon amie, et tes yeux sont pleins de paysages.*

*Loin des pavés houleux où se fanent les roses,
Où s'éraillent les chants, tenons les portes closes.*

Rencontre avec Jean Charles-Brun

Bien qu'évoluant dans la haute société, notre poétesse y a peu d'alliés.

Dans la vie parisienne elle ne bénéficiera jamais de la même surface sociale et relationnelle que la Comtesse de Noailles, de lignée princière, ou, Marie de Régnier, fille et épouse de poète en vue, ni ne sera jamais, comme Lucie Delarue-Mardrus, l'épouse d'un protecteur acharné.

Elle ne devra compter que sur son seul talent et elle le sait parfaitement.

Le seul guide qu'elle aura, dans les milieux littéraires et de l'édition, est un jeune helléniste agrégé de lettres. Il se nomme Jean Charles-Brun, qu'elle appelle « *Suzanne* » par jeu, autant que par réelle complicité.

Il sera son professeur de grec et de prosodie. Leurs relations seront quotidiennes. Une relation de travail mais aussi une amitié, une complicité.

Plus de 500 lettres en témoignent. Elles ont fait l'objet d'une publication par Nelly Sanchez, en 2020.

C'est lui qui l'imposera à Alphonse Lemerre, le grand éditeur du Parnasse. Le choix de son pseudonyme date de cette période. Vivien⁹ par référence au personnage épique de la chanson de geste. R. Vivien, d'abord, puis René au masculin pour masquer le sexe de la poétesse.

Crainte du scandale ? Peut-être ! Mais aussi tactique en deux temps : d'abord, voir

⁹ Vivien est un personnage épique, héros de plusieurs chansons de geste faisant partie du cycle de Guillaume au Court-Nez, notamment d'*Aliscans*, du *Covenant* et des *Enfances Vivien*. Ce dernier poème, composé d'éléments purement romanesques, paraît être l'un des plus modernes du groupe. *Le Covenant Vivien* et *Aliscans*, qui se font

suite, sont eux-mêmes des remaniements de rédactions antérieures.

Ce Vivien paraît être un personnage d'origine arlésienne, qui n'avait au début, aucun rapport avec le cycle de Guillaume au Court-Nez, auquel il n'a été rattaché que vers le XII^e siècle.

l'accueil de ses poèmes par la critique. Ensuite se dévoiler.

Premier recueil

1901- La voilà parée pour lancer son premier livre, *Études et préludes* », dédié à Nathalie Barney, qu'elle compare à un « *petit voilier frêle, sur le grand océan* », et elle est partagée entre la joie et l'anxiété « *de le voir naufrager ou arriver triomphalement au port* ».

N'étant pas perçu comme un recueil saphique, l'ouvrage est bien accueilli par la critique.

Toutefois, certains sont perplexes sur le sexe de l'auteur. Et il est dit : « *le vers est solide, bien fait, ce qui laisse supposer qu'il s'agit d'un homme, mais la caresse semble ambiguë* ».

Des doutes qui auraient pu être suscités par un poème dont je vais vous lire un extrait

*L'ombre jetait vers toi des effluves d'angoisse :
Le silence devint amoureux et troublant.
J'entendis un soupir de pétales qu'on froisse,
Puis, lys entre les lys, m'apparut ton corps blanc.
[...]
Éparse autour de toi pleurait la tubéreuse,
Tes seins se dressaient fiers de leur virginité...
Dans mes regards brûlait l'extase douloureuse
Qui nous étreint au seuil de la divinité.*

L'apogée

L'année suivante, en 1902, paraît son second recueil « *Cendres et poussières* ».

Renée Vivien continue cependant de maintenir l'ambiguïté sur son identité en signant à nouveau ce recueil : R.Vivien.

La dédicace est adressée à une autre femme : « A son amie HLCB ».

Il s'agit d'Hélène Louise Caroline Betty, née Rothschild, épouse du baron de Zuylen.

Une fortune colossale, passionné d'automobiles et co-fondateur, président de l'Automobile Club Français. Il sera le principal commanditaire du Marquis de Dion, qui avait fondé avec Monsieur Bouton, la prestigieuse automobile de Dion-Bouton.

La baronne pilotera, elle aussi, quelques grandes courses d'autos comme le Paris-Berlin ou le Paris Madrid.

Une liaison va naître entre les deux femmes.

La baronne écrira une dizaine d'ouvrages avec Renée mais, selon la plupart des exégètes, certains sont incontestablement de la main de Renée Vivien.

D'autres paraîtront sous le pseudonyme de Paule Riversdale.

De 1901 à 1907, Renée trouvera auprès d'Hélène une protection solide, une grande affection, le calme et la sécurité.

Pour autant, elle ne rompra jamais vraiment avec Nathalie Barney, avec qui, à l'insu de la baronne Hélène DZ, elle se rendra en 1905, à Mytilène sur l'île de Lesbos, terre natale de la poétesse grecque Sappho.

Son recueil « *Évocations* » publié en 1903, sera couvert d'éloges par les critiques qui apprécient ces hymnes antiques et « païens », où ils les voient conformes au retour du néoclassicisme.

Et même lorsque bientôt elle dévoilera totalement son identité sexuelle réelle, l'unanimité des critiques se fera sur la qualité et l'absolue sincérité de cette poésie.

Charles Maurras, le plus influent des critiques de l'époque, mais aussi, il faut le dire, le moins enclin à défendre les thèmes saphiques chers à Renée Vivien, écrira dans son ouvrage, « *L'Avenir de l'intelligence* », publié en 1905, qu'il la reconnaît "*supérieure à Baudelaire*", dont cependant, selon lui, elle ne peut être que "*la fille*."

Jean de Gourmont dans son ouvrage « *Les muses d'aujourd'hui* » apprécie la « *belle sincérité qui s'exprime dans ces vers* »

Quant à Jean Ernest-Charles, fondateur des Samedis littéraires, il déborde d'enthousiasme devant ces : « *vers cadencés, nuancés, jamais alourdis d'épithètes vaines. Qui refusera, dites-le, d'admirer cette poésie fiévreuse où frissonne le génie. Alors que chez tant de poètes la poésie n'est que de la rhétorique, ici, c'est de la vie, de la vie, et quelle vie !* »

La même année elle publie *Sapho*, traduction nouvelle avec le texte grec qu'elle signera, cette fois, Renée Vivien au féminin.

La poétesse est alors au zénith de sa création littéraire et de sa notoriété.

Le peintre symboliste Levy-Dhurmer illustrera ses recueils. Il réalisera aussi, deux portraits d'elle au pastel. Rodin réalisera son buste, visible au Musée Rodin.

L'Ode à une femme aimée de Sapho, maintes fois traduite au cours des temps par les meilleurs hellénistes, n'a jamais été traduite avec autant de maîtrise et de grâce. Renée Vivien y transpose remarquablement la fluidité et la musicalité des vers de Sapho.

Elle ne se contente pas de traduire Sappho. Elle restaure les strophes mutilées, elle entend ainsi rétablir le sens originel du texte que depuis la Renaissance tous les traducteurs orientaient dans un sens conforme à la morale.

Elle ajoute également sa biographie de Sapho, voulant ainsi mettre définitivement un terme à la légende de Sapho, en lui restituant son authenticité et son autorité littéraire,

L'année suivante elle effectuera le même travail de traduction et de restauration des fragments poétiques des autres grandes poétesses de l'Antiquité : « *Les Kitharèdes*¹⁰ ».

Pendant cette année 1904 elle publie également un recueil de nouvelles « *La Dame à la Louve* » et, sous le pseudonyme de Paule Riversdale, un roman « *L'Être double* » et un volume de contes « *Netsuké* ».

Au printemps 1904, Renée va recevoir une magnifique lettre d'une admiratrice de Constantinople, Kérimé Turkhan-Pacha. C'est le début d'une correspondance de plus d'une centaine de lettres. Renée ira la voir à Constantinople. La séduisante Kérimé était très belle et d'une grande érudition. Mariée à un diplomate qui sera assassiné à Paris en 1920. Les relations de cet amour lointain se poursuivront jusqu'en 1908.

Plus tard, Kérimé ira vivre à Paris et elle dira au poète et critique, Yves Le Dantec¹¹ à propos de Renée, « *C'est le plus joli souvenir de ma vie* ».

Renée Vivien, découragée

Deux ouvrages vont déconcerter la critique et seront qualifiés de sulfureux.

« *La Vénus des aveugles* » dont le titre est explicité dans son roman autobiographique « *Une femme m'apparut* » Dans ce roman Renée Vivien justifie la dualité de l'être « androgyne », malmené par les codes sociaux et les conventions morales. Elle s'insurge avec fureur contre les valeurs de la morale patriarcale.

Extraite de « *La Vénus des aveugles* », quelques strophes de cette **Litanie**

*La haine nous unit, plus forte que l'amour.
Nous haïssons le rire et le rythme du jour,
Le regard du printemps au néfaste retour.
Nous haïssons la face agressive des mâles.
Nos cœurs ont recueilli les regrets et les rôles
Des femmes aux fronts lourds, des Femmes aux fronts pâles.*

¹⁰ Les Kitharèdes : Korinna, Myrtis, Télésilla, Eranna, Damophyla de Pamphylie, Télésippa, Nossis, Praxilla, Anyta de Tégée, Anyta de Mytilène, Moïro, Charixéna, Kléobulina,

¹¹ Yves-Gérard Le Dantec : Poète et critique -1898-1958

*Nous haïssons le rut qui souille le désir.
Nous jetons l'anathème à l'immonde soupir
D'où naitrons les douleurs des êtres à venir.*

*Nous haïssons la foule et les Lois et le Monde.
Comme une voix de fauve à la rumeur profonde,
Notre rébellion se répercute et gronde.*

[...]

Face à de tels écrits, les critiques se sentent de plus en plus mal à l'aise, et la tolérance esthétique n'empêche pas l'anathème, car il leur paraît inadmissible qu'une femme bouscule à ce point les valeurs morales et attaque les fondements de la société patriarcale en portant atteinte à la famille et à la maternité. Renée Vivien sent alors peser la réprobation sociale, qu'elle ressent comme un échec qu'elle exprime dans son poème **Mes victoires** -

*Tel un arc triomphal, plein d'ocres et d'azurs,
Les horizons du soir s'ouvrent larges et purs.*

*Quand passerai-je, avec mes Victoires dans l'âme,
Sous l'arc édifié pour celui qu'on acclame ?*

*L'arc mémorable et vaste enferme le couchant
En sa courbe pareille au rythme fier d'un chant.*

*Quand passerai-je, ayant sur moi comme un bruit d'ailes
Que font, dans l'air sacré, mes Victoires fidèles ?*

*Certes, l'heure n'est point aux poètes, et moi
Je n'ai que ma jeunesse et ma force et ma foi.*

*L'arc triomphal est là, clair parmi les nuits noires.
Quand passerai-je, sous l'aile de mes Victoires ?*

II

*Je le sais, — aujourd'hui cela fait moins de mal,
Je ne passerai point sous un arc triomphal.*

*Et je n'entendrai point la voix ivre des femmes
Qui sanglotent : « Voici l'offrande de nos âmes... »*

*Résignée, et songeant aux défaites passées,
J'aurai sur moi le bruit de leurs ailes lassées...*

*Comme un arc triomphal plein d'ocres et d'azurs,
Les horizons du soir s'ouvrent larges et purs...*

Dans son poème, **Ainsi je parlerai**, issu de son recueil, « *A l'heure des mains jointes* », elle prend le Christ comme témoin de son innocence.

Bien que Renée Vivien ait toujours exécré les institutions religieuses elle témoignait d'une vraie empathie envers la figure du Christ, qu'elle considérait victime comme elle de l'incompréhension des puissants et des imbéciles¹².

Écoutons un extrait de cette « *Confession* », qualifiée en son temps par le critique Léon Bocquet de « *poème damné des plus admirables qui soient* » :

*Si le Seigneur penchait son front sur mon trépas,
Je lui dirais : « O Christ je ne te connais pas.*

*Seigneur, ta stricte loi ne fut jamais la mienne,
Et je vécus ainsi qu'une simple païenne.*

*Vois l'ingénuité de mon cœur pauvre et nu.
Je ne te connais point. Je ne t'ai point connu.*

*J'ai passé comme l'eau, j'ai fui comme le sable.
Si j'ai péché jamais je ne fus responsable.*

«

*Le monde était autour de moi, tel un jardin.
Je buvais l'aube claire et le soir cristallin.*

*Le soleil me ceignait de ses plus vives flammes,
Et l'amour m'inclina vers la beauté des femmes.*

*Voici, le large ciel s'étalait comme un dais,
Une vierge parut sur mon seuil, j'attendais.*

*La nuit tomba... Puis le matin nous a surprises
Maussadement, de ses maussades lueurs grises.
Et dans mes bras qui la pressaient elle a dormi
Ainsi que dort l'amante aux bras de son ami.*

*Depuis lors, j'ai vécu dans le trouble du rêve,
Cherchant l'éternité dans la minute brève.*

*Je ne vis point combien ses yeux clairs restaient froids,
Et j'aimai cette femme au mépris de tes lois.*

*Comme je ne cherchais que l'amour, obsédée
Par un regard, les gens de bien m'ont lapidée.*

*Moi, je n'écoutai plus que la voix que j'aimais,
Ayant compris que nul ne comprendrait jamais.*

¹² Signalons un opuscule burlesque et ironique écrit par Vivien, qui s'intitule "Le Christ, Aphrodite et Monsieur Pépin [journaliste]. Cette pièce en prose, considérée comme "simple exercice" ou "caprice", postule dans le titre une relation triangulaire suffisamment polémique pour être remarquée.

*Pourtant, la nuit approche, et mon nom périssable
S'efface, tel un mot qu'on écrit sur le sable.*

*L'ardeur des lendemains sait aussi décevoir :
Nul ne murmurerait mes strophes vers le soir.*

*Vois, maintenant, Seigneur, juge-moi. Car nous sommes
Face à face, devant le silence des hommes.*

[...]

L'épuisement

A partir de 1907, notre poétesse montre des signes d'épuisement.

Deux événements vont sonner les années noires :

Une rupture de sa liaison avec Hélène de Zuylen

La mutation de Jean Charles-Brun dans un lycée de province, la privant ainsi d'un ami sûr.

Déçue, meurtrie par l'incompréhension du public et par l'anathème jeté sur ses écrits, elle se sent vaincue et pense même que sa mission de poète lui échappe.

« *Et j'ai vu m'échapper l'amour comme la gloire* » ... « *Je l'ai compris et nul ne me lira jamais* » écrit-elle.

Elle décide de retirer ses livres du commerce : « *Je ne vendrais plus mon âme à 3,50fr* », écrira-t-elle à Nathalie.

Pas par renoncement mais par refus de ne rien concéder à la morale qui la condamne.

Une gifle à la critique et au public indigne de la lire.

Résignée, elle s'éloigne et multiplie les voyages.

Bien qu'épuisée, elle ne cessera d'écrire et de publier.

En 1907, deux ans avant sa mort, elle publie « *Flambeaux éteints* »

En 1908 « *Sillages* », son chant du cygne

Trois autres recueils suivront et ne seront publiés qu'après sa mort par les soins d'Hélène de Zuylen. Ils traduisent, dans leurs titres mêmes, sa résignation et sa mélancolie profonde : « *Dans un coin de violettes* », « *Le Vent des vaisseaux* », et le tout dernier : « *Haillons* », qui s'achève par son épitaphe, gravée sur sa tombe au cimetière de Passy.

*Voici la porte d'où je sors...
O mes roses et mes épines !
Qu'importe l'autrefois ?
Je dors En songeant aux choses divines...*

*Voici donc mon âme ravie,
Car elle s'apaise et s'endort
Ayant, pour l'amour de la Mort,
Pardonné ce crime : la Vie.*

Elle meurt le 18 novembre 1909. Après un office somptueux à St-Honoré d'Eylau elle est inhumée sous une simple dalle auprès de son père à Passy. C'est Hélène de Zuylen qui trouvant la tombe trop sévère et en accord avec la famille, fait élever la petite chapelle néogothique que l'on peut voir aujourd'hui et sur laquelle est gravée l'épitaphe.

Loin d'avoir échoué, Renée Vivien a réussi sa mission de poète avec une étonnante et constante sincérité, réfutant toute compromission.

Les thèmes modernes et universels de son génie poétique et la forme classique parfaite la classe parmi les plus grands.

Conclusion

Nous sommes forcés de constater que, si ces trois poétesses ont accédé à la notoriété, elles ne bénéficient pas de la même postérité.

Anna de Noailles est celle qui reste la plus connue. Les manuels scolaires, les anthologies y sont pour quelque chose.

Renée Vivien longtemps confinée dans une sorte de purgatoire, est sortie de l'oubli depuis les années 80 grâce à ses biographes, Paul Lorenz et Jean-Paul Gougeon et elle bénéficie depuis les années 2000 d'un regain d'intérêt auprès des universitaires. Des articles universitaires et plusieurs thèses lui ont été consacrées ces dernières années. Et notons également l'effort éditorial pour la réédition de ses œuvres.

Quant à Gérard d'Houville, elle reste dans l'ombre. Sa poésie n'est pas rééditée. Son recueil « *Le diadème de Flore* » est proposé par les spécialistes des livres rares à des prix atteignant plusieurs milliers d'euros... (2022€- 4478€). Ses romans peuvent encore se trouver chez les bouquinistes à des prix beaucoup plus accessibles.

Quelques mots sur ARV dont je suis la présidente.

Fondée en 1994

Sortir ces figures poétiques féminines est l'un des objectifs de l'ARV.

Prix

Conférences

Récitals...

Rencontres poétiques

Je vous remercie pour votre présence et votre écoute.

A mon tour je suis à l'écoute de vos questions, de vos commentaires.